

## DIMENSIONS DE L'IDENTITE DANS *ICI ÇA VA*

Jean MATABARO BASHIZI

Département de Français, Lettres et Sciences Humaines I.S.P-IDJWI, RD Congo

Copyright © 2017 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the **Creative Commons Attribution License**, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

**ABSTRACT:** The current paper deals with the reading of dimension of identity within " *Ici ça va*" belonging to Charles Djungu - Simba, a renowned Congolese star of literature for the last two decades. To carry out this study, we have had recourse to two approaches including: socio-critical and thematic methods. The interest resides in the fact that in this activity, the image of a Negro as represented in this novel reveals two facets: national identity as well as a borrowing one. A black man is violently bloated; the identity in this novel has become a motif to justify an exile. After setting a conceptual device, this article focuses on two major aspects: on one hand, the painting of African power as the source of chaos, on the other hand, the eradication clash to justify the identity crisis in the host country. The text questions the pertinence of words used in the narrative.

**KEYWORDS:** dimension, identity, exile, eradication.

**RÉSUMÉ:** Le présent article est une lecture de la dimension de l'identité dans *Ici ça va* de Charles Djungu-Simba, une étoile congolaise déjà perchée de la littérature congolaise de ces vingt dernières années. Pour réaliser cette étude, nous avons fait recours aux approches sociocritique, thématique et stylistique. L'intérêt réside dans le fait que cette activité, l'image du nègre telle que représentée dans ce roman affiché deux facettes : l'identité nationale et celle d'emprunt ; l'homme noir est violemment ballotté, l'identité étant devenue, dans ce roman un motif pour justifier l'exil. Après avoir mis en place les balises conceptuelles, l'article se focalisera sur deux aspects principaux : d'une part, la peinture du pouvoir africain comme source du chaos, d'autre part, le choc du déracinement pour justifier la crise identitaire dans le pays d'accueil. Le texte s'interroge sur la pertinence des mots utilisés dans le roman.

**MOTS-CLEFS:** Dimension, identité, exil, déracinement.

### 1 INTRODUCTION

L'intérêt de cette réflexion réside dans le fait qu'elle offre une conciliation de l'interculturalité entre l'Afrique et l'occident à travers les dimensions de l'identité dans *Ici ça va* (1) de Charles Djungu-Simba. L'analyse de ce roman se réduit au problème de changement d'identité, de sa déchéance dans son pays d'origine avec toutes les conséquences que cela pourrait engendrer sur la terre d'emprunt à la recherche du mieux-être. L'écriture romanesque de Djungu-Simba retrace ainsi les expériences parfois dramatiques des jeunes africains écartelés entre les racines culturelles et les pays d'accueil où ils sont installés.

Dans le cadre de cette réflexion, les notions de dimension et d'identité se définissent en fonction de trois axes de lecture qui sont l'axe sociocritique, l'axe thématique et l'axe stylistique. De ce point de vue, le récit-cadre, la séquence maximale de la structure sociocritique et thème central constituent le centre alors que le récit enchâssé ainsi que le narrateur et thèmes secondaires constituent la périphérie.

Mais notre corpus, lorsqu'il est étalonné à ces paramètres esthétiques, donne avoir un monde tout à fait différent. La lecture d'*Ici ça va* se heurte à un foisonnement des matériaux, à partir desquels le roman tisse, à la manière d'une toile d'araignée, la trame du récit. Chez Djungu-Simba, l'écriture soulève globalement la question du rapport entre dimension et

identité, le prisme narratif changeant constamment. Quel serait alors le premier prisme à partir duquel pourrait être saisies les dimensions de l'identité dans notre corpus ? Dans quelle mesure l'immigration souvent clandestine des africains subit-elle des conséquences fâcheuses et quel impact sur la société ?

Cette étude a pour objectif de cerner les marques distinctives des techniques « des dimensions de l'identité » et leurs implications programmatiques telles que modelées par l'écriture romanesque de Djungu-Simba. Elle devrait donc nous permettre de dégager les traits originaux constitutifs des dimensions de l'identité à la manière de Djungu-Simba, par-delà les traits communs aux écrivains négro-africains de la Nouvelle génération tels que relevés par Jean-Jacques Séwanou Dablaet Lilyan Kesteloot. Ainsi, notre hypothèse est-il que les dimensions de l'identité se manifesteraient sous deux aspects : l'identité nationale liée au pays d'origine et l'identité d'emprunt liée au pays d'accueil choisi comme seconde patrie, mais aussi sa résultante à savoir le choc du déracinement que cette stratégie chiasmique porterait la peinture du pouvoir africain comme source du chaos telle que dénoncée par Djungu-Simba à son paroxysme.

Au regard de ces préoccupations que soulève la problématique de cette réflexion, notre complexe méthodologique exploite le principe et acquis de la sociocritique et de la thématique tels qu'ils ont été circonscrits par Claude Duchet d'une part, Maurice Delcroix et Ferdinand Hally d'autre part. En outre, nos analyses exploitent aussi les recettes de la narratologie. Il convient donc de circonscrire l'opérativité de ces deux démarches d'analyse afin d'établir leur adéquation à la question des « dimensions de l'identité » dans notre corpus.

Pour Claude Duchet (2), la sociocritique est l'étude de l'organisation interne des textes, leurs systèmes de fonctionnement, leurs réseaux de sens et leurs tensions. Selon lui, la méthode sociocritique ne se contente pas seulement de lire les références de la société présente dans le texte, mais propose une lecture sociocritique du texte, entant que celui-ci est indissociable des formes d'enseignement de culture par lesquelles il est soumis.

Depuis Marx, en passant par Claude Duchet, la sociocritique est particulièrement attentive à la façon dont l'écrivain représente ou évoque la société dans ses composantes, ses structures, ses rapports internes, ses conflits et son évolution. La société quant à elle, est la dimension sociale. C'est ce qui fait qu'il existe dans un texte, un certain monde, une société du roman, c'est ce qui fait que notre monde existe à travers la société du roman et que le monde du roman existe en quelques sorte dans notre monde (...) cette approche permet d'interroger aussi l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences et formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire.

Au cours de nos analyses, cet outil de lecture nous a servi à identifier les constituants du « champ des faits littéraires » sur lesquels reposent les dimensions de l'identité afin de cerner les grandes configurations de leurs corrélations avant d'envisager le texte de notre corpus comme un univers transémotique dans leur hétérogénéité.

Par ailleurs, Delcroix et Hally (3), disent qu'un thème est un élément sémantique qui se répète à travers un texte ou un ensemble de textes. Les thèmes sont donc tributaires d'une cause à défendre, d'une histoire à raconter, d'un sentiment à exprimer cette approche permet de repérer les éléments qui se répètent dans le texte et qui tournent autour d'un même sens, c'est à partir d'une action et à dégager des configurations latentes.

L'adhésion du lecteur à la fiction reste l'un des primats de l'autorité fictive de Djungu-Simba. Rhétorique du lecteur, la programmatique nous permet ainsi de voir comment à partir du texte, dans des conflits énonciatifs, l'auteur complexifie le contrat de lecture entre lui et le lecteur par des effets de brouillage des repères dans le parcours de l'interprétation. Dans le champ narratif, le roman qui constitue notre corpus est celui des innovations techniques. Etant donné qu'à ce niveau on ne raconte plus comme on racontait et par conséquent, on ne doit plus lire comme on lisait, l'enjeu est donc de décrypter de nouvelles modalités de notre relation au récit, à l'énoncé-texte. Ainsi, Jean-Michel Adam (4) note-t-il que pour qu'un effet de texte soit produit, il faut certes que des forces centripètes en assurent la cohésion, mais tout le texte est un et plus particulièrement le texte littéraire est travaillé par les forces centrifuges de la polysémie et de l'intertextualité.

De même que la sociocritique et la thématique, notre démarche place donc l'accent sur les actions et les événements régis par la loi de transformation et de variation compositionnelle qui envisage le texte narratif comme une combinaison de séquences en vertu du principe de cohésion et de cohérence textuelles.

## 2 COMMENT LIRE L'IDENTITÉ ?

Ce mot signifie ensemble des caractères attribués à une personne et influençant son comportement et ses relations sociales. Eric Erikson conçoit l'identité comme une sorte de sentiment d'harmonie : l'identité de l'individu est le « sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle et d'une continuité temporelle ». Dans la tradition freudienne, l'identité est une construction caractérisée par des discontinuités et de conflits entre différentes instances (le moi, le ça, le surmoi, etc...). Ces deux conceptions parlent de l'identité comme d'une construction diachronique. Le concept est soit positif, lorsqu'il est

question de tourner vers des morales en esthétiques, soit négatif a lors que l'individu se laisse prendre dans une toile de pratiques peu recommandables.

Sur le plan psychosocial, on parle de l'identité personnelle, dite subjective, elle englobe des notions comme la conscience de soi et la représentation de soi. Codol estime qu'il ne s'agit en fait qu'une « appréhension cognitive de soi », elle englobe trois caractères qui vont ensemble : « constance, unité, reconnaissance ». Il ne s'agit cependant pas d'une constance mécanique et d'une analyse réifiée, ni de l'adhésion stricte à un contenu invariant et figé, mais dialectique et dynamique impliquant le changement dans la continuité, dans une dynamique d'aménagement permanent des divergences et des oppositions. C'est l'ipséité. L'identité sociale plus « objective » englobe tout ce qui permet d'identifier le sujet de l'extérieur et qui se réfère aux statuts que le sujet partage avec les autres membres de ses groupes d'appartenance (sexe, genre, âge, métier...). Cette identité sociale situe l'individu à l'articulation entre sociologique et le psychologique.

Au niveau purement littéraire, les protagonistes entrent dans un paradigme dont les dichotomies auteur/lecteur, énonciateur/énonciataire narrateur/narrataire, personnage allocutaire opèrent pragmatiquement. Les portés illocutoire et perlocutoire rendent compte d'une intention d'influence le partenaire et ouvrent largement le champ à une analyse de l'identité. Le bénéfice des développements de la pragmatique-analytique, sociocritique, thématique, énonciative, textuelle, psychologique dans l'approche de l'identité, telle qu'elle se présente dans le romans de Djungu-Sima, nous permet de dépasser le verbal pour considérer l'intrusion de recettes dimensions, de gouvernance, d'exil, partout, le choc du déracinement. Claude Dubar de son côté, distingue quatre « identités professionnelles » : l'identité d'exclusion, l'identité bloquée, l'identité de négociation individualisée et l'identité affinitaire. Ce sociologue étudie dans ce cadre, les écarts entre les catégories sociales, ainsi que les constructions et transformations des identités professionnelles.

Et parce que c'est de la littérature qu'il s'agit, retenons, pour ratisser large, que la littérature africaine, notamment le court de la négritude, en dépit des définitions esthétiques de ses auteurs inscrivant les registres esthétique, culturel et politique, peut se saisir comme une entreprise de l'identité dont « la carte d'identité » 5 permet de déceler la marginalité et l'injustifiable. C'est ainsi qu'il s'agit d'un plaidoyer qui sape les assises d'une logique civilisatrice mal inspirée, en ce que pour Césaire, « une civilisation qui ruse avec ses propres principes est une civilisation moribonde ». 6 La rhétorique débouche sur les indépendances africaines sur la reconsidération de la négritude opère également dans les tendances du désenchantement post colonial, en ce qu'il est question de montrer au lecteur, l'échec et le désordre dans lesquels s'engluent davantage le continent. Cette entreprise qui s'oppose au culte de personnalité ou à la déification des détenteurs du pouvoir, se veut un appel à la réaction pour le délogement des imposteurs et la mise en place d'un ordre beaucoup plus humanisant. Sans pour autant exagérer, l'écrivain engagé devient un avocat qui sans promettre un avenir radieux, veut que de lecteur, c'est-à-dire une partie du peuple, oriente son regard vers un autre possible beaucoup plus promoteur. En montrant que l'Afrique est mal partie ou qu'elle est en panne avec des textes comme l'Etat honteux du congolais Sony Labou Tansi ou les Indépendantistes de William Sassine, la rhétorique de l'identité fonctionne toujours en ce sens que le peuple est appelé à abandonner l'imposteur (Michel Ilunga) et à se tourner vers l'amant qui lui veut du bien.

Néanmoins, cette appréhension de l'identité demeure ordinaire. En nous intéressant à *Ici ça va*, nous entions de plain-pied dans un torrent démentiel des formes et des mots qui emploient loin du champ les traditions et les considérations d'un monde dit normal. Le roman de Charles Dunga-Sima n'ose pas toiser la culture, il bouscule celle-ci en installant un régime patriotique dont le pouvoir se veut tributaire et dépositaire. Contre vents et marées, l'individu prend les rennes et instaure ses règles pour atteindre son objectif. L'action se réalise méthodiquement dans cette œuvre, tout au niveau de la forme qu'à celui du contenu.

### **3 UNE IDENTITÉ MISE EN TROUBLE**

La mise en question de l'identité est une image récurrente dans la littérature francophone moderne. Ainsi, Bessora met-elle en scène Georges. Celui-ci se définit de la façon suivante : « je m'appelle Georges, mais tu peux m'appeler gérand. Je suis à moitié charentais et moitié transylvanien » (7) L'auteur fait directement écho au poème de Mabanckou, lorsqu'il écrit : « je n'ai pour attaches que la somme des intersections/les échps de Babel » (8) dans sa prose l'écrivain congolais évoque quant à lui, l'histoire d'Auguste-Victor. Ce personnage va incarner la quête personnelle de l'interdépendance. Seul contre tous, il devra affronter tous les quolibets et préjugés :

« Dans la commune, on ne parle souvent que du passé de l'homme. On occulte sa générosité, sa description et son calme. (....) Les qualités ? Non, la meute n'a pas besoin des qualités, elle n'en a pas besoin. Elle, ce qu'il lui faut, c'est un destin biscornu, tordu et rouillé » (9)

L'on mesure ici combien la reconnaissance est une nécessité, avant tout discours identitaire ou sociopolitique. Dans le corpus de notre étude, cela est vécu comme de la candidature à l'immigration des africains vers l'Europe à la recherche au

mieux-être. Ainsi, la veille de son départ pour la Belgique, le héros du roman veut quitter son pays au moment où un de ses amis l'interpelle :

« Zenga, il faut que nous revienne ! (...) que deviendra notre pays si tous ses meilleurs fils s'enfuient ? » P31

Zenga à honte de rester encore au pays, il ne l'entend pas de cette oreille et s'exclame » :

« Autant l'abandonner carrément à tous nos petits voisins qui n'ont cessé de jurer que le mammoth soit dépecé » P 31

Zenga veut abandonner ce pays où les droits de l'homme sont bafoués, un pas sans dignité et convoité par ses voisins. Pour lui, le départ constitue l'ultime recours comme solution. Le narrateur avance un contre argument à cette foi du héros de ne trouver le salut que dans la démocratie occidentale un ces termes :

Quant au pays, ceux qui ont pillé et désorganisé, n'ont –ils pas séjourné longtemps au pays des Blancs ? »P31:

Au Congo par exemple, des efforts sont à fournir dans le domaine du respect des valeurs démocratique. Ils doivent l'être dans la mesure où le pays a vécu pendant plus d'une décennie sans démocratie véritable et quasiment sans liberté. Mobutu affirme qu'il ne préjuge pas la présence des partis politiques en Afrique, mais sa conviction est que : « C'est la dictature qui est le système le mieux adapté aux réalités » de l'Afrique d'aujourd'hui à notre mentalité et notre culture » (10) L'avènement de la démocratie en Afrique est perçu comme un début d'une culpabilité pour certains. Les dirigeants politiques, à toutes les échelles, ont du mal à céder le commandement de la nation au peuple. Et le narrateur d'inviter ses compatriotes à la prise de conscience au patriotisme face à leur destin :

« Ne baissez pas le bras cher ami ! Dans la vie, il faut toujours lutter » P22

Chacun est invité à agir et ne pas baisser les bras devant cette situation injuste. Et son interlocuteur de rétorquer en ces termes :

« On ne peut pas refuser de lutter lorsqu'on connaît son adversaire et que les règles même arbitraires sont établies pour le combat » P22

S'agissant de la responsabilité du « Nord » en matière démocratique de l'Afrique le bilan est peu sombre

« Le sort du Congo, est non dans le ciel d'où nous scrutons béatement l'arrivée des sauveurs ou des sauveteurs, mais entre nos mains dans cet effort que nous chantons dans Debout Congolais, notre hymne de l'indépendance » P34

Au contraire, l'ancienne puissance coloniale révèle un visage impérialiste, exclusivement tourné vers lui-même. Dans ce monde manichéen, les Blancs sont d'un côté, les Noirs de l'autre. A l'écrivain de choisir son camp c'est ce que dénonce LéonoraMiano : « Ce n'est pas l'occident (ou l'occidentalisation qui nous a affranchis, puisque nous sommes encore rarement perçus comme des êtres singuliers, portant chacun une parole propre. Ces sont aînés qui ont libéré notre parole, et c'est notre détermination à l'imposer qui la fera entendre aux autres » (11) Le brillant combat mené par les écrivains et intellectuels africains, s'il n'a point abouti à la victoire, a permis de remporter nombre de batailles. Celle de l'identité, ces hommes ont ouvert la voix de l'individualité. L'être en Afrique n'ayant d'existence qu'au travers de son groupe d'appartenance supposé. L'on considérait à ce titre, les populations africaines comme en ensemble hétérogène et grégaire couplant lutte des classes et lutte raciale, le combat pour l'homme noir est apparu, d'une manière plus générale, comme celui de tous les opprimés. Le nègre, ce « clochard », infâme, qui a « soutenu la putain de misère », à « en faim dans ce force et de son identité :

« Moi aussi j'ai eu faim les yeux creux et j'ai cru pouvoir

demander dix sous  
jusqu'au jour eu j'en ai eu  
marre  
de les voir se gausser  
de mes hordes de clochard  
et se régaler  
devoir un nègre les yeux ventre creux ». (12)

L'individu noir éclot contre le « pouvoir opératoire de la négation », dont nous parlait Césaire. L'identité se forge en même temps qu'une communauté de souffrance et de révolte. La question de l'identité subsiste mais son traitement, lui, diffère. Les individus ne sont plus nécessairement africains ou occidentaux : ce sont davantage des êtres du milieu. « Des habitants de la frontière », selon l'expression de Léonora Miano. La délimitation n'est pas un mur main, au contraire, un lieu de fait, l'interdépendance deviendra une caractéristique majeure de la littérature africaine moderne. La situation demeure inconfortable, la quête n'est pas encore achevée par ce que nous rêvons d'être ce que nous ne serons plus, ce dont nous avons perdu la trace.

#### **4 LE POUVOIR TOURNÉ EN DÉRISION**

Dans *Généalogie de la morale*, Nietzsche montre comment l'homme, l'animal homme, a de la peine à se définir une chose, dit-il lui manque :

« une immense lacune l'enveloppe. In capable de se justifier, de s'exprimer, de s'affirmer, il souffre du problème de sons sens, se souffre aussi d'autres choses, il est pour l'essentiel un animal maladif : mais son problème n'est pas la souffrance elle-même, c'est l'absence de réponse au cri dont il interroge ». (13)

S'il est vrai que l'homme est un « animal politique », c'est-à-dire destiné à vivre dans une communauté, il doit être par conséquent appelé à son édification. Si cette dernière est bien réalisée, il y vit sans difficulté, à son tour, le responsable devrait faire la volonté du peuple. L'objectif principal d'un régime autoritaire est contraire à celui de la souveraineté du peuple. Le pouvoir y est acquis pour la plupart par la force, les assassinats ciblés, l'usurpation et par d'autres pratiques ignobles contraignant les dirigés à mener une vie de honte et cela avec la bénédiction dans la plupart des cas des hommes du « Nord ».

Zenga regrette de ce fait que la misère des enchaînés, la colonisation des noirs, la souffrance de ce peuple opprimé de dépendance et d'humiliation aient plongé son peuple dans l'inconscience de son sort et la passivité alors que la servilité est totale. Voilà ce qui motive son départ pour la Belgique. Un de ses amis s'exclame la veille de son départ :

« J'espère que tu ne vas plus commettre  
l'erreur de revenir dans cet enfer, ici,  
tu sais, plus rien ne vas : » P31.

Cet enfer rappelle, comme le passage biblique, un endroit des peines et des souffrances, une demeure des lâches et des pêcheurs, les ratés du paradis. Ses habitants seraient maudits et rappelleraient le mythe de Caen ; un endroit indescrivable de chaleur intense, on dirait une Sibérie de feu et don insupportable. Le pays de Zenga tel que décrié pourrait ne pas échapper à cette situation. La honte des dirigeants africains dans la gestion chaotique de leurs pays respectifs les a conduits à des mascarades de démocratie par exemple, les changements intempestifs des textes constitutionnels à leur goût pour obtenir des mandats illimités au pouvoir ainsi que leur violation flagrante, tout avec la bénédiction des pays du « Nord », le procès du colonialisme se meut petit à petit en une recherche et responsabilité : passé et présent sont liés à travers l'affirmation d'une dette et la demande réparation qui s'expriment de façon complexe par le recours aux notions de « dette du peuple » puis « dette coloniale ». Les choses étant ainsi, l'analyse faite de l'Afrique montre qu'elle cherche encore la restauration d'un régime acceptable par tous, sans scrupule, aux opinions tant nationale qu'internationale. La plupart du temps, ce sont les dirigeants politiques qui, directement ou indirectement provoquent des conflits en privilégiant une classe donnée. Jean-François Bayard et alii affirment à ce sujet que « Distance doit également être apprise par rapport à une série des clichés et des fantasmes qui n'imaginent le politique en Afrique que comme pathologie. Les coups d'Etat, les guerres internes appuyées ou non par l'étranger, les affrontements sanglants entre ethnies sont interprétées comme tendaient mobiliser les indigènes, ont conduit à une période de stress idéologique, de cynisme, d'incrédulité populaire aux prétentions messianiques des pouvoirs post coloniaux ». (14) Le pouvoir en Afrique est caricaturé et présenté en miniature. Son portrait laisse entrevoir une Afrique de honte, une Afrique inféodée et fabriquée selon la volonté de l'Occident. Les pouvoirs africains apparaissent comme de véritables passoires aux yeux des Blancs.

De manière générale, les personnes qui ont accédé au pouvoir après les indépendances passaient pour des patriotes convaincus. Les peuples adhèrent à leurs programmes alléchants, mais dans la pratique, ils travaillent pour leurs intérêts et ceux des métropoles. C'est ce que dénotent ces propos tenus à Zenga qui voit les dirigeants africains se faire humilier devant le Blanc en ces termes :

« nous quand nous venons chez vous,  
on peut cracher ce qu'on veut sur  
vos autorités, mais elles se comptent  
en quatre pour nous accueillir comme des rois » P14

Ces propos confirment en quelque sorte les fondements aux rapports de considération entre les pays du « Nord » et ceux du « Sud », les pays pauvres voués à la mendicité avec une vie de parasitisme. L'idéologie de la « mission civilisatrice » prend ici sa source dans trois mythes, celui de la supériorité blanche, celui du blanc civilisateur et comme corollaire de deux premiers, celui de l'infériorité et de la primitivité du Nègre.

Dans cette empoignade, c'est toujours le plus faible qui perd entraînant dans sa chute, celle de sa propre dignité. Ce régime de terreur fait que les citoyens du choisissent de s'exiler dans le pays d'accueil qu'ils ont choisi comme leur deuxième patrie et d'y vivre dans la clandestinité. Le passage suivant illustre bien notre propos :

« La police qui découvre que je suis  
et surtout un clandestin de longue date.  
La police qui m'arrête .... Bien sûr, il y a  
aussi le papier incendiaire dans leur  
presse locale : ingrat, le sans-papier  
pousse sa petite amie au suicide ! »P.16

Cette vie de clandestinité mérite une attention particulière quand on s'imagine le nombre d'émigrés clandestins qui franchissent les frontières de l'Afrique vers l'Europe par jour et par mois. Ils empruntent tous les moyens même ceux qui les exposent à la mort avant d'atteindre le paradis imaginé à la recherche du mieux-être. Ils préfèrent y mourir ou y subir une chaîne de hontes et d'humiliations que de rester ou même retourner dans leur enfer. Tantôt expulsés de force à leur arrivée, tantôt ils réussissent à se camoufler et à échapper au premier coup d'œil de la police d'immigration, ils s'accrochent par tous les moyens. Suivant cette pensée, en Afrique, eu plusieurs chefs d'Etat ont conquis le pouvoir par la force, le régime dictatorial a été et reste le seul moyen pour se faire adorer. La minorité du peuple profite des avantages qui sont accordés au citoyen d'un Etat. Le passage suivant rend compte de la programmation du pouvoir dictatorial :

« Il vient à peine de sortir de l'université de  
« Makala », le triste célèbre centre pénitentiaire  
de Kinshasa où l'avait conduit pour douze jours  
la rédaction d'un papier dénonçant les frasques  
du nouveau pouvoir »P 26

Si l'université sert de cadre de formation scientifique, ici, celle de Makala est tout autre lieu de punition exemplaire et de centre pénitentiaire pour tout opposant ou pour tout citoyen ayant posé un acte contraire à la volonté des dirigeants en place. L'université est un haut lieu de savoir pour le développement d'une société. On y cultive de grandes vertus comme le vrai, le beau, le juste, Makala étant une prison, le narrateur ironise en l'appelant université. Elle dispenserait elle aussi un « savoir », mais un « savoir » de type particulier comparable d'un lavage des cerveaux. On y entre critique » du pouvoir, on en sort comme fidèle si l'on veut continuer de vivre. Dans le cas contraire, on y meurt si l'on reste intraitable. Makala devient un purgatoire pour les « têtus ». Etre « fiché » dans l'identité Congolaise (et même africaine) est grande honte. Honte d'appartenir à un pays des dictateurs où ces derniers ne veulent que l'unanimité de la population derrière le pouvoir. La pluralité d'opinions est inconnue, elle n'est même pas souhaitée, combattue jusqu'au meurtre.

Un autre nom de l'identité d'une telle population est la sous information comme le maintien dans l'ignorance. C'est dangereux car un peuple pareil vogue dans les nuages et les ténèbres.

## 5 LE CHOC DU DÉRACINEMENT

Le lexème « déracinement », et ses variantes verbales et adjectivales revient plusieurs fois dans ce roman comme déchéance de son identité dans le pays d'accueil. L'intention du livre se dessine d'ailleurs amplement à travers la construction générique. La volonté de conquérir à tout prix le cœur de l'homme est une obsession qui se lit pratiquement sur toutes les lignes : la description de l'enfer Congolais comme motif de l'exil avec tous ses corollaires.

Par ailleurs, l'écriture, par ce que médiation, permet un certain nivèlement de sensibilité, une formation des procédures de représentation. Cependant, qu'il soit le fait des Africains ou de n'importe quel autre peuple ; l'exil se vérifie selon Djungu-Simba comme : « Une réalité avant tout subjective, il s'agit moins d'une situation juridique, politique ou économique que le sentiment que l'on a de cette situation » (15)

Animé d'un esprit exotique, Zenga pense trouver le bonheur en Belgique. Pour lui, son départ en Europe pourrait apporter une solution à l'oppression qu'il a connue dans son pays. Cette classe de jeunes porte en elle sa propre frustration dans la quête d'un nouvel Eldorado. Ce passage rend compte la veille du départ de Zenga vers Belgique :

« Depuis que la nouvelle de son départ  
s'est ébruité, la petite maison de  
Zenga ne désemplit plus des visiteurs.  
Le soir de son retour de ses courses  
en ville, il en retrouve qui l'attendent,  
certains des heures et des heures vau  
son épouse, a bien du mal à faire  
respecter sa consigne : » pas de bagage,  
seulement des lettres » P29

La référence c'est le miroir dans lequel on saisit correctement son image, son être pour bien se connaître ici, Zenga n'a qu'un réflecteur, le Nord, « Terre promise ». Cette dernière expression rappelle la Bible où le départ vers la terre promise, Israël, signifie l'abandon de la misère, de la souffrance. Le fait d'évoluer hors du pays permet sans doute d'avoir une perception plus relative et plus saine sur nombre des réalités, tel est le poids de l'identité plus individuelle, d'une sensibilité plus universelle. L'exil pourra ainsi apparaître à la fin comme la condition de tout homme qui ne serait plus selon la formule de Maryse Condé, qu' « un être détaché de tout pays, un nomade perpétuel ».

Le personnage joue un rôle décisif Zenga personnage principal arrive enfin en Europe avec un autre compatriote congolais embarqué avec lui. Ils sont surpris par les mauvaises conditions d'accueil et l'agent chargé de le recevoir les met déjà en piteux état ; c'est le désenchantement :

« Ils étaient censés connaître au départ  
du Congo toutes les modalités afférentes  
à leur séjour et que leur venue en Belgique  
signifiait et simple de toutes les clauses  
du programme » P.10

Cette froideur étale que les nouveaux venus sont presque perdus. Leur état d'exilés implique qu'ils n'ont rien d'exiger au-delà de ce qui leur est donné. Le dilemme à prendre ou à laisser n'a plus de place. C'est à prendre car eu partout de l'Afrique, ils n'avaient qu'un rêve quant à leur identité. De ce fait,

« Zenga se confondit en excuses,  
puis après les présentations, parla  
de leur séjour mais Franz l'écoutait à peine,  
c'était comme s'il avait des charbons  
ardents dans les souliers tout rouges comme  
toute sa mise. Il refusa d'ailleurs de s'asseoir ». P13

Ce passage traduit le désarroi de ces deux compatriotes à cause de la modicité de leur bourse, un prélude à la vie de clandestinité. Face au dilemme, ils ne pouvaient que s'accommoder en se ridiculisant dans les excuses, ils ont reçu un « baptême de feu » qui annonce les couleurs de leur séjour au pays du ça va ». La solitude et l'étouffement vont donner un sentiment de culpabilité. Toutes sortes de calvaire vont surprendre les candidats à l'immigration.

« On dirait que notre présence ici  
les empêche de dormir, de rester tout  
le temps aux côtés de leurs épouses et enfants » P19

Retenons dans ce monologue deux faits, il y a d'abord l'échec du paradis imaginé au pays du « ça va » et les tracasseries policières auxquelles les clandestins sont confrontés dans le pays d'accueil. Mais comme nous l'avons vu plus loin, l'exil nourri d'espoir et croit à l'hospitalité dès le départ. C'est plutôt le contraste qui devient son mode de vie. A long terme, il y a l'espoir d'une condition pour les humiliés. A court terme, il y a la réalité de la lutte, les souffrances et les douleurs à partager. A la longue, s'établit une solidarité qui naît de l'identité des buts visés et dangers courus ; c'est le dénominateur commun de

tous les enchaînés. Le Nègre ne saurait être un individu, il est unique à son espèce. Poursuivi, par le chien d'un Grec venu à une réception au cercle européen, Toundi, un personnage d'*Une vie de boy* trouve refuge dans les feuillages d'un manguier : « Les Blancs riaient en désignant du doigt le dôme de l'arbre qui me cachait. Mon commandant riait avec eux. Il ne m'a pas reconnu comment aurait-il pu me reconnaître ? pour les Blancs, tous les Nègres ont la même gueule... » (16)

La représentation mythique du Nègre associe l'affirmation que la personnalité du Nègre se définit par un développement embryonnaire et fruste de ses facultés psychiques et mentales à l'idée d'un être aux réactions imprévisibles et dangereuses :

« Qui a dit que les Noirs avaient du travail dans ce Pays ? » P36

En effet, Zenga est humilié avec toute sa race à cause de sa condition de noir, une race sans espoir ni chance de compétitivité au travail. Son combat est d'avance perdu. Ce passage rend compte de cette tristesse :

« Une bouffée de mélancolie s'empare alors

de Zenga : (...) Et c'est ici qu'il devra, lui

venir jeter, tuer son identité » P46

Ce phénomène confirme la perte de l'identité de Zenga. Lui, qui dans ses rêves de quitter « l'enfer » n'a pas non plus trouvé solution au « paradis ». c'est un échec malgré les multiples tentatives de recours pour se faire accepter dans sa nouvelle société, il n'a pas été considéré : c'est la déchéance de sa personnalité, victime qu'il est d'un comportement raciste.

## 6 CONCLUSION

La problématique de cette étude à consister en la recherche des mécanismes de mise en récit des dimensions de l'identité marquée par l'identité nationale et celle d'emprunt, qui, in fine, débouchent sur l'échec ou le succès dans un foisonnement des matériaux. Le mot « en fer » revêt une connotation politique très négative lorsque le narrateur s'y réfère avec ironie pour dénoncer la dictature et les abus du pouvoir africain en général et congolais en particulier, « j'espère que tu ne vas plus commettre l'erreur de revenir dans cet enfer, ici, tu sais, plus rien ne va ! » P31. Ceci confirme ainsi la solution envisagée dans son exil ; un dilemme : rester ou retourner. L'écriture romanesque de Djungu-Simba porte en outre l'afropessimisme et convoque une nouvelle voie d'approche de l'œuvre romanesque de la Nouvelle génération.

## REFERENCES

- [1] DJUNGU-SIMBA, C., 2000, Ici ça va récit d'exil, Bruxelles, Atelier des Ecrivains marginaux
- [2] DUCHET, C., 1979, « Positions et perspectives », *Sociocritique*, Paris, Nathan
- [3] DELCROIX, M., et HALLY, F., 1987, *Introduction aux études littéraires, Méthode du texte*, Paris, Gembloux, Duculot
- [4] ADAM, J-M., 1999, *L'linguistique que textuelles. Des genres de discours aux textes*, paris, Nathan
- [5] ADIAFFI, J-M, 1980, *la carte d'identité*, roman, paris, coll. du monde Noir, Poche.
- [6] CESAIRE, A, 1955, *Discours sur le colonialisme*, Paris présence Africaine
- [7] BESSORA, 1999, *53 cm*, Paris, le serpent à plumes, collections« Fiction françaises ».
- [8] MABANCKOU, A., 2007, *Tant que les arbres s'enracineront dans la terre*, Paris, points-seuil.
- [9] MABANCKOU, A., 2001, *Et Dieu seul sait comment je dors*, présence Africaine
- [10] MOBUTU S ; 1989, *Dignité pour l'Afrique. Entretien avec Jean-Louis Remilleux*, Paris, Albin-Michel
- [11] Léonora MIANO, 2006, *Contours du jour qui vient* roman, Paris, Plon.
- [12] DAMAS, L-G, 2001 « Un clochard m'a demandé dix sous ». In *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue français*, Léopold Sédar Senghor, Paris, P.U.F
- [13] NIETZSCHE, F, 1887, *Généalogie de la morale*, Leipzig, Naumann
- [14] BAYARD, J-F. et alii, 1992, *Le politique par le bassin en Afrique noire, contribution à une problématique de la démocratie* ; Paris, Karthala.
- [15] DJUNGU-SIMBA, C, 2007, *Nuages sur Bukavu*, carnets d'un détour aupays natal, Huy, Edition du Pangolin
- [16] OYONO, F., 1956, *Une vie de boy*, Paris, Editions, Pockets.